

LE MAIRE D'EU

On nous a demandé de retrouver cette amusante chanson que fit, il y a quarante ans, un certain M. Vatant, pour se venger d'un rival pour la mairie d'Eu, nous avons fini par la dénicher. Maintenant, servons chaud !

L'ambition, c'est des bêtises.
Ça nous rend toujours soucieux ;
Mais dans le vieux manoir des Guises,
Qui ne serait ambiteux ?
Tourmenté du besoin de faire...
Quelque chose sur ce beau lieu,
J'ai bégué l'honneur d'être maire,
Et l'on m'a nommé maire d'Eu.

Mon origine n'est pas claire...
Rallon nous gouverna jadis
Mais César fut-il notre père ?
Ou descendons-nous de Smerlis ?
Dans l'embarras de ma pensée
Un mot peut tout concilier :
Nous sommes issus de Persée...
Voyez plutôt mon mobilier !

Je ne suis pas fort à mon aise ;
Ma mairie est un petit coin,
Mon trône une petite chaise
Qui me sert en cas de besoin ;
Mes habits ne sentent pas l'ambre,
Mon équipage brille peu ;
Mais que m'importe ? un pot de cham-

Suffit bien pour un maire d'Eu.

Cette garde-robe modeste
Me suffit et remplit mes vœux ;
Fasse le ciel qu'elle me reste
Et je serai toujours heureux.
Puisse le prince dont, sans cesse,
La France bénit les bontés,
Me conserver dans ma vieillesse
Mes petites commodités.

On vante partout ma police,
Ce qu'on fait ne m'échappe pas ;
A tous je rends bonne justice,
J'observe avec soin tous les cas ;
On ne peut ni manger ni boire
Sans que tout passe sous mes yeux ;
Mais c'est surtout les jours de foire
Qu'on me voit toujours sur les lieux.

Des flatteurs vantent leur science
Et la beauté de leurs budgets ;
Mais souvent leur peu de finance
Compromet tous nos intérêts.
Moi, j'ai la vision plus nette ;
Car, vous en seriez étonnés,
Lorsque je me sers de lunette,
Je ne la mets pas sur mon nez.

Grâces aux roses que l'on cueille
Dans mon laborieux emploi,
Je préfère mon portefeuille
A celui des agents du roi ;
Je brave les ordres sinistres
Qui brisent ce pouvoir tout net ;
Et plus puissant que les ministres,
J'entre en tout temps au cabinet.

Je me complais dans mon empire,
Il ne me cause aucun souci ;
Moi, j'aime l'air qu'on y respire
On voit, on sent la mer d'ici.
Partout l'a sance et le bien-être,
Ma vie est un bouquet de fleurs ;
Aussi j'aime beaucoup mieux être
Maire d'Eu que maire d'ailleurs.

Vieux château bâti par les Guises,
Mer d'azur baignant le Tréport,
Lieux où Lanzan fit des bêtises,
Je suis à vous jusqu'à la mort.
Je veux, sous l'écharpe française,
Mourir en sénateur romain,
Calme et tranquille sur ma chaise,
Tenant mes papiers à ma main.



Ceux qui ont des fluxions, par le temps qui court, doivent trouver ça diablement ennuyant de rester à la maison s'ils ne reçoivent pas Passepartout.

La dernière guerre

UN HOMME TRÈS EXACT, À QUI IL ÉTAIT IMPOSSIBLE DE MENTIR.

Un bon jour que nous voyagions dans le Michigan nous arrêtâmes à une habitation de fermier pour prendre un peu de nourriture. Voyant que la porte était tenue ouverte par un boulet de canon, je demandai au fermier.

— Vous avez été à la guerre, je crois ?
— Oui, du commencement à la fin, répondit-il. C'est la dernière guerre que vous voulez dire, je suppose ?

— Oui.
— C'est celle-là dont je veux parler aussi. Je n'ai pas été à la guerre du Mexique, ni à la guerre de la révolution. Je pourrais vous conter des mensonges là-dessus et vous tromper, mais je ne veux pas. Je n'ai jamais dit un mensonge de ma vie.

— Avez-vous pris part à bien des batailles ?
— A plus de cent. Je pourrais mentir et dire plus de 200, mais je ne veux pas. Je n'exagère jamais.

— Avez-vous été blessé ?
— Quatorze fois, monsieur.
— Est-ce possible ?

— Je le croirais. Il y en a autour d'ici qui vous diraient qu'ils ont été blessés 30 ou 40 fois, mais moi, je n'ai pas cette habitude-là. J'ai été atteint quatorze fois, ni plus ni moins.

— Vous avez eu de la chance de ne perdre ni un bras ni une jambe.
— Oui. Je pourrais vous mentir et dire que j'en ai perdu, mais, monsieur, je hais les menteurs.

— A quelles grandes batailles étiez-vous ?
— Vous voulez dire dans la dernière guerre ?

— Oui.
— Parce que c'est la seule guerre à laquelle j'ai pris part. Je ne dis jamais rien que je ne pourrais appuyer de mon serment. A quelles grandes batailles j'ai pris part ?

— Oui.
— A toutes, comme de raison. Je m'étais enrôlé pour ça — pour être à toutes les grandes batailles. Je pourrais mentir et vous dire que je n'en ai pas vu une, mais je ne veux pas. Je n'ai jamais d'affaire avec un menteur.

— Quelle a été la plus dure bataille ?
— A la dernière guerre ?

— Oui.
— Entre les yankees et les rebelles ?
— Oui.

Je ne saurais dire. Il y en a qui vous diraient que c'est celle-ci ou celle-là, mais j'ai été élevé par une mère bien dévote, et il m'est impossible de tromper. Tout simplement j'ai assisté à chacune d'elles, et quand j'ai eu fini j'ai fait essuyer le sang par un des petits garçons avec une serviette.

— Vous avez dû tuer un grand nombre de Yankees. Combien à peu près ?
— De Yankees dans la dernière guerre ?

— Oui.
— Pas dans la guerre de la révolution ?
— Non.
— En bien ! à peu près 3,000.
— Noé !

— C'est ce que j'ai dit, étranger. Il y a assez de gens aux alentours d'ici qui prétendraient en avoir tué de 7,000 à 10,000, moi je ne puis le faire. C'est plus fort que moi. Je ne pourrais vous regarder en face et dire plus de 3,000.

— Les soldats de l'union savaient-ils quelle a été la dernière guerre ?
— Les soldats de l'union dans la dernière guerre ?

— De la dernière guerre ?
— Oui.
— La guerre de la rébellion ?
— Justement.

— Je crois que oui ! Je pourrais mentir et dire que je ne le crois pas, mais je sais que vous voulez la vérité. Mon père est enterré de l'autre bord du chemin, et j'aurais bonne mine, pas moins, de vous conter des blagues à l'ombre de sa pierre funéraire.

— Avez-vous été fait prisonnier ?
— Prisonnier de guerre ?
— Oui.

— Dans la guerre du Mexique ?
— Non, dans la dernière guerre.
— Jamais, monsieur. Il y en a autour d'ici qui prennent plaisir à dire combien de fois ils ont été faits prisonniers, mais je ne vous mentirai point. Vous avez la mine honnête et c'est la vérité que je veux vous conter. Un menteur peut aller bien pour un an ou deux, mais il finit toujours par se fourrer dedans.

— Vous avez dû sortir colonel, au moins, de la guerre ?
— Oui.

— En effet. Je veux ne pas vous tromper. Je pourrais mentir et vous dire que non, mais vous arrêteriez chez mon gendre, plus loin, et vous découvririez la vérité. Entre un voleur de chevaux et un menteur, je préfère le voleur. C'est plus honorable.

— Comme il achevait ces mots sa femme entra et lui dit :

— Isnie, que rabâches-tu là ?
— Je parle de la guerre.
— Quelle guerre ?
— La dernière.

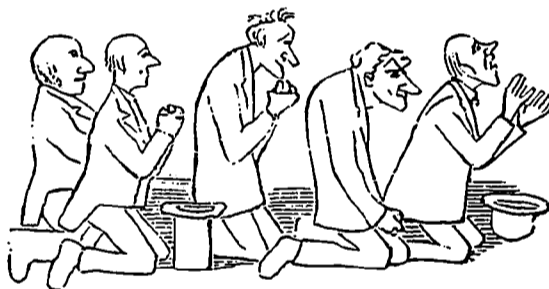
— Et qu'en sais-tu ?
— Moi ? Quoi, j'y ai-t-il pas été ?
— Toi, voyons. Les pieds ne t'ont jamais



— Prenez ce morceau de tarte, c'est moi-même qui l'ai faite, et fendez-moi un peu de bois, je vous en donnerai un autre morceau après.



— Madame, il me faut deux coins pour fendre cette bûche et je n'ai qu'un morceau de tarte.



LES INDIGOS EN PRIÈRE.

Pardonnez, ô Mercier, et laissez-nous nos places !

levé de cette ferme tout le temps de la guerre !

— Comme ça, j'y ai pas été ?
— Non, mon homme.

— Alors j'y ai pas été. Je pourrais continuer et mentir, et faire croire à ces messieurs que j'y étais du commencement à la fin, mais ce n'est pas ma manière à moi. Un homme qui ment peut voler des pores et...

Mais nous en avions entendu assez. Nous nous éloignâmes de ce guerrier farouche au galop.

D'Albret

Le juge — Levez-vous.
Le prévenu — Je réclame d'après la loi le droit de rester assis, votre honneur.

— Comment ça ?
— D'après la loi on ne peut forcer un homme de s'incriminer et si je me lève je m'incrimine.

— Ce point est bon et vous pouvez rester assis. Vous êtes accusé d'avoir volé une paire de culottes à cette homme, mais je ne vois aucune preuve contre vous.

— Vous en avez aucune votre honneur.
— Vous avez votre liberté.
— Merci, votre honneur.

— A propos, pour quelle raison n'avez-vous pas voulu vous lever ?
— Si je m'étais levé l'homme aurait pu voir que je portais ses culottes.

En police correctionnelle :
— Prévenu, vous venez d'entendre la plaignante. Pourquoi avez-vous volé six oranges à cette malheureuse ?
— Je savais pas le prix.

— Il fallait le demander.
— Mon président, je suis timide avec les femmes...

Chez la portière :
— Où est donc votre mari, madame Fenouillet ? A la revue ?
— Non, il est à un " pique-nez ", avec des amis.

Une dame des plus avantageées par la nature a laissé tomber une amande dans son corsage et cherche à l'en retirer.
Sonadieu, qui est assis à côté d'elle, du ton le plus aimable et le plus naturel :
— Voulez-vous que je vous aide ?...

A l'école.
Le professeur. — Supposons que huit d'entre vous avez ensemble 48 pommes, 12 pêches, 56 prunes et 16 melons. Qu'est-ce qu'aurait chacun de vous ?
Un élève. — Mal au ventre.

Entre clubmen :
— En somme, c'est une honnête femme !
— Comment l'entendez-vous ?
— Je suis sourd !...

A la sortie du théâtre :
— Ainsi, mon cher, vous n'allez jamais qu'aux premières ?
— Ma foi, oui ; quand je vois une pièce une seconde fois, il me semble que j'épouse une veuve !

Au petit lever :
— Ah ! docteur, en me réveillant, ce matin, je me suis senti la poitrine prise.
Le docteur, souriant. — Et, par qui ?...

L'ART DE FAIRE FORTUNE EN AMERIQUE.

Lisez et soyez convaincu ; c'est le célèbre Barnum qui a résumé en dix commandements l'art de devenir riche dans les Etats-Unis. Ce nouveau (?) messie publie ainsi ses commandements :

PREMIER COMMANDEMENT.

Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations.

II

Que votre parole soit toujours sucrée.

III

Quoi que vous fassiez, faites-le toujours de toutes vos forces.

IV

Ne faites usage d'aucune fausson éavante.

V

Espérez sans être trop visionnaire.

VI

N'éparpillez pas vos efforts.

VII

Ayez de bons employés.

VIII

Faites de la publicité.

IX

Soyez économe.

X

Ne comptez que sur vous-même.

UN PER FRAIS. — Il fait joliment froid au Nebraska, n'est-ce pas ? demandait un citoyen de New-York à un habitant de l'Ouest.

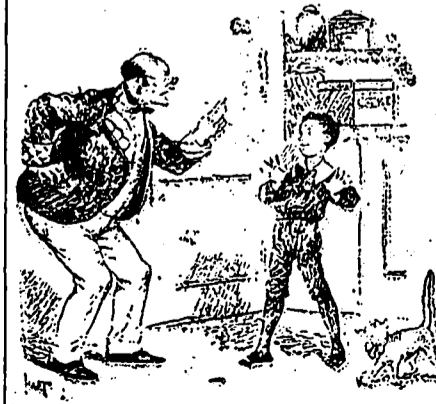
— Oui, des fois, il fait très-frais.
— Le thermomètre descend-il bien bas ?
— Je ne sais absolument rien du thermomètre, mais la fraîcheur est parfois si grande que ma femme est obligée de mettre des mitaines pour laver sa vaisselle.

Un monsieur entre dans un café et se fait servir un lock. A peine est-il assis, qu'on le demande au dehors.

Pour faire respecter son verre en son absence, il colle un papier écrit :
" J'ai craché dedans !... Il revient et retrouve tout dans l'état où il l'a laissé ; seulement un autre consommateur avait ajouté au bas de la petite étiquette :
Et moi aussi !



LE PAPA. — Mon fils, il ne faut jamais mentir, car à cet instant la sonnette retentit. Tiens, ça doit être un collecteur. Dis que je n'y suis pas.



LE PAPA. — Qu'est-ce que tu fais là, mon fils ? Ah ! je t'y prends encore à voler les confitures.

LE FILS. — Non papa.
LE PAPA. — Mais oui je t'ai vu moi-même. Pourquoi mens-tu comme ça ?
LE FILS. — Je ne mens pas, ce n'est qu'un subterfuge politique.